

GERVAIS François, *L'urgence climatique est un leurre*, Paris, Editions de l'Artilleur-Toucan, 2018

Que surtout nul scientifique ne se mêle de critiquer cet ouvrage ! Cela reviendrait soit à une guerre des chiffres, soit à une allégeance idéologique. Une guerre des chiffres en climatologie est aujourd'hui stérile par définition, car c'est un domaine où le nombre et la complexité des variables qu'instrumentalisent nos scientifiques pour en tenter la définition, nos politiques pour la transformer en réussite personnelle, nos économistes pour en modéliser les sources de profits paraissent aussi multiples, complexes et interactifs que la vie elle-même. Jusqu'au pape François qui en a proposé un enseignement universel dans l'encyclique *Laudato si*. Tout le monde admet que le réchauffement terrestre se produit indépendamment de l'influence humaine depuis quelque trente mille ans. Certains (la majorité) estiment que l'activité humaine l'accélère, preuves à l'appui. D'autres (peu nombreux) prétendent le contraire, preuves à l'appui. Rares sont ceux qui admettent la réalité, à savoir que le processus, en soi, est inéluctable sauf retournement d'une variable indépendante de l'influence humaine. L'intérêt de cet ouvrage tient dans l'ouverture à un possible (et nécessaire !) retour sinon à la raison, du moins au bon sens. Il met le doigt, en effet de manière convaincante, sur les aléas de la transition énergétique, aléas que la mode, la mauvaise conscience, les intérêts particuliers, les grands égoïsmes, ont gravement occultés. Par exemple : le bilan écologique négatif et le gaspillage économique de la voiture électrique, de l'électricité éolienne et photovoltaïque, du sortir du nucléaire. Il replace de même le rôle du CO2 dans un scénario qui marie de manière inattendue nature et activité humaine. S'il tombe aussi souvent dans l'excès inverse, celui du climato-scepticisme, il élargit tout aussi souvent la réflexion et permet de prendre une saine distance par rapport à un esprit général trop facilement enclin au millénarisme et à ses hystéries. Un grand défaut, qui d'ailleurs est curieusement partagé par la plupart des aficionados du GIEC : il ne touche pas au problème de la biodiversité en voie de disparition ultrarapide. Cet ouvrage est à lire au moment où la célèbre historienne des sciences Naomi Oreskes tient en haleine le public genevois sur la thématique de la science qui, à propos du climat «n'est pas un discours équilibré». Voir l'article du Temps du 5 juillet 2019 de Catherine Frammery qui tente sans trop de succès de faire le point entre l'IPCC (Intergovernmental Panel on Climate Change) et le NIPCC (Nongovernmental International Panel on Climate Change).

Jean-Marie Brandt, 7 juillet 2019